

L' Abeille.

13ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 15 AVRIL, 1880.

No. 31.

Du fond du lac—du fond de l'âme.

Oh ! comme il est gai cet ami :
Quelle verve ! — Plus il s'en donne,
Plus au contraire je soupçonne
Qu'il n'est jamais gai qu'à demi.

Comme un nuage aux flancs d'un mont,
Dans la plus vive causerie
J'ai vu souvent la rêverie
Soudain passer sur son beau front.

O mystères du cœur humain,
Souvent au milieu d'un fou-rire
J'ai vu de son âme en délire
Un soupir s'échapper soudain.

Le lac, riant, profond et pur,
Était bordé de fleurs nouvelles ;
En l'effleurant, les hirondelles
N'en ridaient pas les flots d'azur.

J'étais enfant—j'aimais à voir
Les verts goujons, les rouges truites,
Converger vers les marguerites
Que j'égrainais sur ce miroir.

Heureux de son riche décor,
Le lac, dans son miroir inerte,
Réfléchissait la forêt verte,
Répercutait le beau ciel d'or.

Mais moi, du fond de l'étang clair
Dont la surface était de flamme,
Comme un soupir du fond d'une âme,
Je vis poindre une bulle d'air !

Et je dis : sur le sable fin
Qui fait le fond du lac sauvage,
Remue un vivant coquillage,
Un crabe noir, que sais-je enfin.

.

Ami ! l'étang clair, c'est ton cœur.
Hélas ! au fond du cœur de l'homme
Dort un petit monstre,—qu'on nomme
“ Le secret désir du bonheur ” !

J. A. G.

St-Edouard de Lotbinière, 1880.

Cours publics.

Esquisse sur la littérature allemande.

Malgré notre incompetence, on voudra bien nous pardonner de dire un mot sur la brillante conférence donnée jeudi dernier, à l'Université, par M. Lefavre, Consul général de France. Le sujet choisi par le conférencier, outre le mérite de la nouveauté pour nous, avait encore celui de nous initier à l'art de résumer heureusement, en quelques considérations générales, les connaissances les plus complètes sur la littérature d'un peuple et d'un pays tout entier.

Embrassant dans une vue d'ensemble

l'histoire politique et littéraire de l'Allemagne, M. Lefavre nous a fait assister à l'origine de ce peuple qui joue maintenant un si grand rôle en Europe. Nous l'avons vu d'abord, sauvage, dominé par des instincts barbares et féroces, buvant le sang de ses ennemis dans des crânes humains, incapable d'aucun sentiment élevé ; puis sous l'influence de la civilisation romaine, surtout grâce aux inspirations d'en-haut enfantées par le christianisme, ses mœurs se modifient, le caractère national se change, la rudesse primitive, la barbarie des premiers jours est comme noyée dans le sang des martyrs, et peu à peu l'Allemagne d'aujourd'hui s'élabore et apparaît sur la carte de l'Europe avec son véritable caractère national.

Et dire que ce cadre immense sera rempli dans deux ou trois conférences seulement ! Quelles études profondes, quelle somme énorme de travail cette grande et puissante synthèse a dû coûter à l'auteur ! Aussi le *Journal de Québec*, dans un article aussi riche de pensées que délicat de style, avait-il raison de dire :

“ Le séjour prolongé de M. le consul en Allemagne, l'étude approfondie qu'il a faite de la langue allemande, dont il possède tous les secrets et dont il a lu tous les chefs-d'œuvre, en faisant peut-être le seul homme à Québec qui pût nous entretenir sur cette question difficile d'une manière vraiment pertinente.”

M. Lefavre a partagé l'histoire littéraire de l'Allemagne en quatre périodes. La première est la période barbare qui s'étend depuis les âges fabuleux jusqu'à la conquête romaine. Ridiculiser en passant la grotesque prétention de certains allemands de nos jours, de former une race spécifiquement distincte du reste du genre humain, montrer les ancêtres de ces vaniteux germains dans les hordes sauvages et grossières du Nord, les plus sauvages et les plus grossières peut-être qui aient jamais fait irruption en Europe, était chose facile après les admirables travaux d'Ozanam sur les origines germaniques. Evidemment la littérature de cette époque doit être un reflet des mœurs. Dans un poème, écrit en caractères runiques et trouvé en Islande au 17e siècle, on voit les préceptes les plus affreux, les théories les plus meurtrières que l'imagination humaine puisse

enfanter. Voilà pourtant les principes, les idées que regrettent les allemands de nos jours, et, à les voir à l'œuvre, il est facile de calculer le moment où ils reviendront à ce qu'ils appellent le caractère mâle et viril des époques primitives.

Faisons encore un pas ; pénétrons dans la seconde période. Les Romains font la conquête de la Germanie, et, longtemps avant que le christianisme y fut prêché, la civilisation de Rome s'était imposée aux vaincus de la même manière que la civilisation de la Grèce, après sa défaite, avait peu à peu envahi Rome victorieuse. C'est donc bien à tort que les germains modernes attribuent au christianisme l'abaissement du caractère national (c'est ainsi qu'ils désignent la disparition de la barbarie primitive) puisque, plusieurs siècles avant que l'évangile eut été prêché en Germanie, le contact avec les coutumes romaines avait déjà provoqué de profondes modifications.

Mais est-il bien vrai que le christianisme ait joué en Allemagne ce rôle désastreux que lui attribuent les prussiens du jour ? Un simple coup d'œil jeté sur l'histoire du monde suffit pour avoir raison de ces inepties, et M. le Consul a pris occasion de cette intéressante démonstration pour faire l'éloge de l'influence bienfaisante qu'exerce le christianisme sur un peuple, “ influence qui rejaillit d'abord sur le génie national et qui se manifeste ensuite par des œuvres littéraires où brillent cette élévation de pensées et cette noblesse de sentiments que l'Eglise seule a le pouvoir d'inspirer à ses enfants.”

Avec la chevalerie du moyen-âge s'ouvre pour la littérature allemande une époque de gloire. Illuminée par les divines clartés de la foi, enflammée par le souvenir des exploits des guerriers combattant pour Dieu et la patrie, la poésie allemande revêt un cachet qui la rapproche beaucoup des œuvres françaises et anglaises de la même époque. Ces chantres ambulants, qu'on appelait *troubadours* en Provence, *trouvères* dans le nord de la France, *minstrels* en Angleterre, reçoivent en Allemagne le nom de *minnesingers*. Ils vont de château en château, demandant à la fois et les triomphes littéraires et le pain de chaque jour. A cette époque doivent se placer de longs poèmes, de grandes épopées nationales, entre lesquelles il faut citer